

## Table des matières

Benjamin Bin .....	II
Trois Cœurs simples .....	39
Zaza .....	63
Bijou .....	83
Pauvre Zip.....	II7



## Benjamin Bin

*« Savez-vous, Guillaume Durand, que j'écris mes meilleures pages  
à vingt degrés? Je parle de mon bureau,  
car nous chauffons les chambres à dix-sept et le salon à dix-neuf.  
Chez moi, l'inspiration littéraire ne vient que quand cet ordre-là  
est en place. C'est comme cela que j'ai écrit Solitude du thermostat,  
qui obtint le Goncourt des Plombiers-Chauffagistes en 2003,  
permettez-moi de le rappeler ici. »*  
Lucien Leven, auteur sédentaire.

Benjamin rêvassait, quand le téléphone sonna.

C'était Pentille, le funeste Douglas Pentille, qui menaçait de facturer des agios pour retards de paiement. Fils d'une enseignante et d'un Américain de passage, il était devenu, courbant l'échine comme personne et faisant briller toutes les bottes supérieures avec l'application d'un canidé se léchant le cul, sous-directeur d'agence dans un établissement bancaire. À ce titre, il ne manquait pas de harceler ceux qui ne gagnaient rien. Obséquieux devant les riches, impitoyable avec les pauvres, telle était sa devise.

– Vous m'emmerdez, Pentille. Prenez ce que vous voulez. Vous n'êtes que le serviteur sous-payé d'une bande d'escrocs. Je ne vous salue pas.

Et Benjamin raccrocha, s'allongea sur le sofa, reprit sa rêverie là où il l'avait quittée.

Quelle époque, tout de même! C'était au début des années soixante-dix et, entre les sectatrices de Mme Fouque et la gent masculine, le torchon brûlait. Benjamin, qui guignait amoureuxment l'une de ces dames dans l'espoir de s'y accoupler, suivait de près le mouvement.

Au sein du MLF, Véra avait délaissé les Féministes, les Gouines rouges ainsi que les tenantes de la lutte des classes couplée à la lutte des femmes, pour rejoindre Psychanalyse et Politique. Au sein de ce collectif, ça freudisait, ça marxisait, ça lacanisait, ça deleuzégouattarisait, bref, on ne chômait pas.

Or ces femmes, dans leur radicale réflexion sur la politique et la psychanalyse, la différence des sexes, la contraception, l'avortement et autres sujets sensibles, n'acceptèrent point de mâles dans leurs assemblées. Ce qui eut pour effet de susciter moult interrogations chez les porteurs de pénis.

Quelques dizaines d'individus couillus voulurent alors bâtir une avant-garde dont ils seraient le bras pensant: décidant que cela les interpellait au plus haut point, ils tentèrent d'interroger leur masculinité. Qu'est-ce qu'un homme, que suis-je? Ai-je moi aussi ma part de féminité? Qu'y a-t-il de femme en moi? Et, surtout, où?

Désirer une femme, est-ce un péché? Et une érection soudaine à la vue d'une inconnue sur la ligne trois du métropolitain, ou sur un quai de la Loire à midi? Les femmes pouvaient-elles se passer des hommes? Pour l'amour? Pour la tendresse? Pour procréer? Pour changer un joint de lavabo, une prise électrique? Pour penser? La réponse desdites était claire, en tout cas momentanément espérait-on du côté des exclus, c'était oui. Et pourquoi elles ne veulent pas de nous, hein?

Très vite, on s'aperçut que le ver était dans le fruit : la culpabilité faisait rage. Réunions et discussions virent émerger une idée-force, qui était plutôt un sentiment : leur sexe était mauvais. On ne savait où le mettre, qu'en faire. On en eut honte. On créa des groupes de parole, dans lesquels il fallait savoir d'où l'on parlait, et publiquement le dire. On avoua en abondance, en même temps qu'on donnait les verges pour se faire battre, en des discours qui, si l'on peut dire, se mordaient la queue. On eut beau tourner et retourner en tous sens la question, cette encombrante bistouquette, pompeusement promue phallus, était au centre de tous les maux.

Chacun vint battre sa coulpe en assemblée. Toute pénétration est un viol, lança l'un. Pourquoi suis-je un salaud de mec ? pleura un second. Les hommes sont néfastes à l'épanouissement sexuel des femmes, claironna un troisième. Untel, viril moustachu sur le berceau duquel les fées de l'intelligence avaient oublié de se pencher, avoua, au bord des larmes, qu'il commercerait charnellement avec deux femmes, chacune ignorant l'existence de l'autre. Ce n'était pas évident, on en parla, et le pénitent trouva un peu de réconfort. Ceux qui ne commerciaient qu'avec eux-mêmes, et ils étaient nombreux, la trouvèrent un peu saumâtre, on en parla, et ils ne trouvèrent aucun réconfort.

On poliça le langage. « Nana » n'eut plus cours, trop phalliquement connoté, ainsi que « gonzesse », utilisé par les natifs du Sud-Ouest, jugé insultant. On vota, à l'unanimité, que le meilleur mot pour désigner une femme serait, désormais, « femme ». « Phallus » supplanta évidemment les bites, les zobs, les chibres, les queues et les pénis. On s'interdit, dans la foulée, « baiser », « niquer », « tirer », « fornicuer » et autres vocables sexistes, pour ne garder que « faire l'amour avec », le must étant « Mélanie et moi avons une vraie relation de corps », qui

signait au mieux un coût trimestriel en période non ovulatoire – et envié, car, dans le milieu qui nous occupe, l'époque était plutôt aux restrictions.

Se posa la question de la contraception, autre source de culpabilité. On créa des groupes de réflexion sur la pilule pour hommes, sur le préservatif masculin, sur la vasectomie. Certains, comme en quatorze, montèrent au front en chantant et coururent joyeusement se faire ligaturer de coupables canaux, tirant avec entrain un trait quasi définitif sur toute progéniture. Ils furent applaudis, respectés. On venait de loin leur demander conseil. D'autres réclamaient, pour eux-mêmes et à grands cris, les soirs de pleine lune, une castration physique totale.

Benjamin, qui tenait farouchement à son intégrité corporelle, prit donc un peu de distance et intégra un groupe qui étudiait plus précisément deux méthodes contraceptives masculines, la crème spermicide et le slip chauffant.

Le principe du slip chauffant était simple. Un tissu épais, qui gardait la chaleur, venait enserrer le scrotum du courageux cobaye, augmentant sensiblement sa température testiculaire. On le sait, le spermatozoïde est logé un peu plus au frais que le reste du corps masculin, pour des raisons qui lui sont vitales et qui, par ailleurs, ne nous regardent pas. Nous savons néanmoins que, lorsque la température s'élève plus que de raison dans son deux-pièces, le voilà qui transpire, et s'affaiblit notablement. Et, lors du coït, quand sonne le clairon de la charge spermatique, fatigué, tout en sueur, il réclame de l'eau fraîche, s'allonge sur le canapé et refuse obstinément d'en bouger. «Spermatozoïdes chauffés, grossesse évitée» était le slogan de ces valeureux défricheurs. L'ennuyeux fut que, la petite graine se reproduisant à grande vitesse, il fallait porter ledit slip longtemps. Trop. Suffisamment, en tout cas, pour que le porteur

de culotte calorifugeante transpire d'inquiétante façon, qu'il meure d'envie de s'aérer le bas-ventre tous les quarts d'heure et que, au bout de quelques semaines, il s'avoue vaincu.

La crème spermicide, dont on devait s'enduire chaque matin le thorax, visait, à peu de chose près, au même effet. Bien sûr, cela interdisait tout coït impromptu, mais l'on allait s'y faire, prédisaient les plus optimistes. L'écueil était que, par l'odeur pestilentielle qu'il dégageait, ledit onguent écartait de façon radicale toute velléité d'union charnelle présente ou à venir. Et personne, à l'évidence, n'aurait jamais assez d'empathie, d'amour ou de commisération pour s'approcher à moins de trois mètres du malheureux oint. (*Quand je pense qu'on a fait ça, songea Benjamin sur son canapé, je le crois pas.*) Un fait est avéré: jamais au grand jamais, tout au long de ces années de questionnement intense, les admirateurs de la veuve Poignet ne s'activèrent avec autant de bonne conscience, et avec la certitude d'œuvrer pour l'avant-garde.

Benjamin accompagnait les pionniers, mais à distance respectable. Pressenti pour tester le slip chauffant, il mit en avant une vague allergie testiculaire qui l'obligeait à porter des sous-vêtements en soie sauvage. Et puis, surtout, la belle Véra, qu'il aimait sourdement et convoitait avec constance, séduite par son (maigre) engagement, lui avait accordé une étreinte. Ensemble ils chavirèrent. Partagèrent le même lit. Les pionniers furent loin, ainsi que les pionnières. (*Benji eut un sourire béat.*)

Son rêve éveillé fut interrompu par sa compagne qui rentrait du travail.

- Salut Ben. En plein boulot, je vois.
- Je rêvassais. Je revoyais notre rencontre, Paris, tout ça. C'était quand même dingue, non ?
- Ben, merde! Avec bac plus sept je gagne à peine de quoi

nourrir un rouge-gorge, et toi tu revois nos belles années en buvant des bières sur le canapé... Ça peut pas durer comme ça, Ben. J'en ai assez.

– OK, dit Benjamin. Dès demain matin je me mets en branle, dans une semaine j'entre en production. Ça commence ce soir: je fais le dîner. Je te sers un apéro, ma douce et laborieuse chérie?

– Pas d'refus.

LE LENDEMAIN, il fut debout à sept heures. Le nez dans son bol de café, il réfléchissait intensément.

Il avait trimé deux ans comme manutentionnaire dans une imprimerie, il connaissait donc le poids des mots. Alors pourquoi pas lui, après tout? Il s'attela à un brûlot, *S'en fout la mort!*, où il vouait aux gémonies toutes les croyances et crachait sa haine de l'ordre établi, le tout dans un style plutôt vif et enlevé.

Il travaillait tous les matins, de huit heures à midi. Véra l'aidait pour la documentation et relisait attentivement chaque feuillet.

Au bout de trois mois, ils eurent terminé. Tout était en place: les exemplaires du manuscrit, les enveloppes, les timbres. Restait à poster.

Les jours, les semaines, les mois qui suivirent furent insupportables. Rien ce matin, rien hier, rien avant-hier, rien au dix-huitième jour... Ils rêvaient de lettres, car plusieurs éditeurs éclairés allaient leur répondre, des lettres à l'encre violette, ou noire, avec enveloppe à en-tête qui ferait chavirer leurs cœurs: « Mon cher Monsieur Bin, votre manuscrit m'a touché. Passez me voir en mon bureau de la rue des Saints-Pères, mardi de la semaine prochaine à quatorze heures quinze. Je vous attends. »

Mais au réveil la boîte à lettres restait vide. Jour après jour.

On était au soixantième jour. Benjamin trouva dans sa boîte des tonnes de papier, imprimés publicitaires, factures et autres saloperies. Il prit le tas, le froissa, le piétina, et, d'un geste rageur, jeta le tout dans la poubelle. Puis il ouvrit une bouteille de whisky et commença à noyer sa colère dans le single malt.

Véra le trouva divaguant sur les éditeurs, ces gros porcs qui se font des testicules en platine iridié avec les souvenirs d'une ministar de la télé réalité ou le cancer d'un chanteur à la noix. Il lui raconta péniblement que, en ayant plein le cul, heug, il avait rapidement épluché le courrier du jour et tout jeté à la poubelle.

Véra se précipita sur la poubelle et, de la main, fouilla. Elle y trouva une enveloppe froissée de provenance inconnue, lut la lettre et, poussant un yahoooooooo de joie, mit le tout sous le nez de Ben.

Ça y est, se dit Benjamin, cette fois-ci c'est la bonne. Véra jubilait. Ils burent du champagne, firent les fous. Pas d'invitation dans le bureau du grand chef, cependant. Mais quand on va être édité, et pour son premier ouvrage, on ne fait pas la fine bouche. L'avenir était radieux, point final. Cher éditeur, adorable et bienveillant bonhomme.

LES ENNUIS commencèrent quand ce dénicheur de tendances, cet aventurier du livre, ce phare de l'édition littéraire française, soucieux de ne point commettre d'impair politique, de boulette morale ou, pis, de gourance stratégique qui eût conduit à un échec financier, confia les cent cinquante feuillets à son service juridique, lequel devait les remettre sous huitaine à la cellule marketing. Suivit un échange de courriers, empreints de louanges, puis, très vite, de simple urbanité. Vinrent les tractations sur des tournures jugées excessives, que Benjamin modifia, adoucit, et parfois, la mort dans l'âme,

supprima. L'affaire semblait d'importance, car l'on vit juristes et publicitaires s'immiscer plus avant dans le texte.

Véra était inquiète. Et pas d'accord du tout.

Benjamin, de son côté, fut pris par le doute, puis la mélancolie lui tressa une chemise trop grande, et molle. Il téléphonait vingt fois par jour, sans grand espoir. Agacé, l'éditeur lui envoya son chargé d'opérations spéciales. Rendez-vous fut pris à Bordeaux. Ce dernier, cheveux couleur de cendre noués en un catogan qui, sur le commun, eût été grotesque mais confèrait à ce kamikaze de l'édition l'authentique chic aventurier, lui révéla, à la buvette de la gare Saint-Jean, car son train pour Milan partait dans cinq minutes, qu'il s'agissait d'un gros coup, que l'on aurait affaire, une fois le manuscrit retravaillé, à un véritable blockbuster. Benjamin en fit tomber son sandwich.

– Un blockbuster est une machine de guerre, une machine à pognon, gros moyens, grosses publicités, énorme succès, lui expliqua le commercio-littéraire tout en causant chinois ou quelque chose d'approchant dans son smartphone dernier cri. *[Le smartphone est le nouvel objet transitionnel de masse. Grâce à ce parallélépipède rectangulaire et plat, Maman ne part plus, et ne revient donc pas : elle est toujours là. Vous ne serez plus jamais seul.]* Nous avons déjà une préface du ministre du Budget, un rappeur mou mais célèbre nous rédige une postface. On va tout péter ! Ayez confiance. Et ramassez votre sandwich.

Il lui remit un chèque de dix mille euros, que notre auteur, après l'avoir minutieusement examiné, glissa dans sa poche. On se serra la main. C'était fini. Benjamin, la tristesse l'habitait, désormais.

Véra était furieuse. La mollesse de Ben, ou son attirance pour l'argent, la révoltait. Le soir même, elle s'installait dans la chambre d'amis.

Quatre semaines plus tard, *S'en fout la mort!* était devenu *Vivre c'est prévoir*. Premier tirage: cent mille exemplaires.

La campagne publicitaire alors se déploya: spots radio, messages télévisés, affiches grandes format sur les murs de tous les métros et les villes de France... On ne parlait plus que de ça. L'hebdomadaire *La Tribune* y vit «un ouvrage utile, qui, dans cette période de crise, a toutes chances de remonter le moral des ménages». Un éditorialiste du *Point* écrivit: «La petite musique et l'empois qui se dégagent de cet opus nous donnent à réfléchir. Le Vieux Monde a tremblé sur ses bases, certes, et la modernisation nécessaire des réflexes frileux n'est pas terminée. Il faut que les partenaires sociaux, et d'abord nos syndicalistes tout-puissants, fassent leur aggiornamento. Une hirondelle ne fait pas le printemps réformateur, il s'en faut. Nous reste l'étincelle salutaire et finalement très moderne qui se dégage de ce petit livre.» *Le Monde* salua lui aussi l'ouvrage d'un «Ce M. Bin ne manque pas de talent» qui valait panégyrique.

La cerise médiatique sur le gâteau éditorial vint de la télévision française. Benjamin Bin était devenu célèbre en dix jours, certes. Mais l'invitation à «Esprits libres», sur France 2, le plongea dans une euphorie peu commune. Tout le monde allait donc le voir à la télé, sa famille, ses amis, ses parents, c'était dingue, incroyable, insensé.

– Mais ce n'est pas ton œuvre, Benji! Y a rien de toi là-dedans! gueulait Véra.

– Je sais, mon cœur. Mais on peut se faire de l'argent pour longtemps. Il faut que j'y aille. Je suppose que tu ne m'accompagnes pas?

– Tu supposes bien.

BENJAMIN BIN prit le train de huit heures trente-cinq. Dans le vieux Corail, il emprunta le couloir du wagon douze. Arrivé à la place qu'il avait réservée, il vit qu'on s'y était installé, et qu'on portait le béret.

- Pardon...
- Désolé. Je me mets plus loin.
- Ne bougez pas, la place à côté est libre, ne bougez pas.
- Eh bien merci beaucoup.
- Je me présente: Benjamin Bin.
- Enchanté. Agaric Desprez.
- Agaric, le mage de Mont-de-Marsan?
- Cela se peut.
- L'auteur de *La Cabane est tombée sur le chien? Du Cochon est dans le maïs?*
- Ce n'est pas faux.
- L'inventeur de l'onguent Boulégoux et des pastilles Poumon?
- On le dit.
- L'éditeur de *Lettre ouverte à Florimond de Courtecuisse?*
- Peut-être.
- Et le Séparateur de flux, c'est vous alors...
- Les scientifiques les plus éminents ont la faiblesse de m'en attribuer la paternité.
- Si je m'attendais.

Au fil des kilomètres, le balancement des bogies aidant, l'échange prit un tour amical. La réserve d'Agaric avait fait place à la confiance, la timidité de Benjamin s'estompait. Le mage se rendait au Salon de la poésie. On parla de ladite, de l'enjambement, de la noblesse de l'alexandrin. Benjamin parlait peu, il écoutait. Agaric avait une dent contre le parler moderne.

- Vous savez, mon jeune ami, je lisais l'autre jour les offres

d'emploi du journal *Sud-Ouest*. «Vous avez un bon relationnel» annonce l'une d'elles comme condition première à un CDD de deux mois payé moins que rien. Le rédacteur de l'annonce voulait dire «Vous avez le sens des relations humaines, du contact». Bon. Pourquoi «relationnel», alors? Bouffissure du langage, gamin, œdème lexical, voilà ce qui nous tombe dessus. D'autant que j'ai entendu il y a peu un mien voisin, peu éclairé mentalement, se vanter d'avoir des relations, au sens que vous connaissez, sous la forme «J'ai un excellent relationnel, fais-moi confiance».

Benjamin opina.

– Et tu verras, gamin, poursuit Agaric qui s'échauffait, qu'Untel qui avait le bras long va se retrouver doté d'un «bon relationnel». Te rends-tu compte que «J'ai des relations mondaines/ J'ai des relations», que Trenet chantait avec entrain, deviendrait aujourd'hui «J'ai un bon relationnel/ C'est clair!» hululé par des glottes adolescentes en folie?

– Ça fait peur, convint Benjamin.

À Poitiers, le mage sortit de son sac une bouteille de vin rouge, qu'on termina à Tours. Agaric, malgré les protestations de son nouveau camarade, en ouvrit une autre. Au kilomètre quatre cent cinquante-huit, on était au mieux. L'on fut, tout à coup, méchamment secoué par le passage d'un tonitruant bolide sur une voie parallèle.

– Une belle saloperie, leur TGV, lance Agaric. Y a pas un mois je me rends à Paris pour l'enterrement de ma sœur. C'était une emmerdeuse, mais quand même, c'est ma sœur. Bien obligé, j'emprunte ce truc paraît-il ultrarapide. J'avais emporté du pain, un magret séché, je les sèche moi-même, c'est bien meilleur, une fillette de rouge et un ouvrage de poésie. D'abord, un monde fou. Et la place pour les jambes, macache! Les coudes, pareil. C'est un train pour les petits

maigres, je me suis dit. Tout d'un coup une voix nous susurre qu'on est bien dans un train avec un numéro, qu'il ne faut pas s'inquiéter, qu'on part d'un point pour aller à un autre, que notre responsable de cabine s'appelle Kevin. Et juste après, tiens-toi bien, la même chose en anglais! Tout juste si on vient pas nous border. Ça régresse, Benjamin, ça régresse! Bientôt on fournira le pyjama et le nounours pour aller à Lyon. Bref. Je m'installe, je commence à lire quelques alexandrins pour me mettre en jambes, enfin, c'est une façon de parler. Je sors le pain et le magret devant des individus qui prennent un air outragé, mais peu me chaut, et qu'ils aillent se faire foutre. J'accompagne d'une lichée de vin rouge de chez moi. Puis je me rends aux toilettes pour un besoin naturel, et alors le pompon: on arrive à Paris, veuillez préparer vos bagages, et cetera. Bilan: un peu de canard gras, deux-trois verres de vin, quelques sonnets et à peine le temps de pisser. Je dis: Merde!

Une idée taraudait Benjamin depuis le départ. Il se lança:

– Pardon, Mage, mais j'ai beaucoup aimé votre poème *Boletus Edulis*. Pourriez-vous me le dire?

– C'est que... Je ne suis pas sûr de le savoir par cœur.

– S'il vous plaît, Mage.

Agaric se leva, toussa, mit son béret sur son cœur.

*Sais-tu ce qui m'habite  
 Ô Beauté callipyge  
 Et sais-tu le vertige  
 Qui saisit à la vue  
 Des fesses de ton cul  
 Mon cœur de cénobite?*

(Le béret d'Agaric tombe au sol.)

*Te souvient-il, Lucile  
Ce sera toujours hier  
De ce jour de juillet  
Où le noir de tes cils  
Dans la blanche clairière  
M'avait fait chavirer?*

*Quand mon bolet béa  
Devant ton clitocybe  
Les quelques glands moqueurs  
Cachés dans la fougère  
En restèrent babas  
Et deux boas bëlèrent*

*Tu me pris par la main  
Et ma bouche, la folle  
S'en alla déposer  
Sur le lit moussu où  
Palpitait ta girolle  
Un baiser nu et fou.*

*Je garde sur la langue  
Le souvenir de toi  
Et puis le goût de mangue  
Et le sucré salé  
De l'hypholome en touffe  
Jamais je ne t'oublierai.*

Agaric avait ouvert sa chemise. Il pleurait.

– Merci, balbutia Benjamin. Merci. Mais pardonnez-moi, Mage, « Les fesses de ton cul », n'est-ce point un pléonasthme?

– Je l’ai voulu tel. Licence poétique. Notez que « pléonasmisme » ne prend ni *t* ni *h*.

À grand bruit, il se moucha.

– Je vais te faire un cadeau.

Il plongea la main dans son ballot, en sortit un livre qu’il tendit à Benjamin.

– C’est mon dernier ouvrage. Mon exemplaire personnel. C’est pour toi. J’espère que tu aimeras, c’est une fantasmagorie sur le desman des Pyrénées. Une sacrée bestiole.

Le reste du voyage, Agaric vitupéra l’époque.

Benjamin et Agaric dînèrent ce soir-là chez Zénobie reine de Palmyre, gargote libanaise du dix-huitième arrondissement où l’on mangeait fort bien et où avaient cours, en sous-sol, certaines danses du ventre que le Mage affectionnait au plus haut point. L’on se coucha fort tard.

CHEZ GUILLAUME DURAND, ce soir-là, il y avait un écrivain voyageur, les poches débordant de goémon, qui avait apporté pour le maître des lieux une boîte en fer-blanc contenant une fiente de colibri guatémaltèque. Un nouveau philosophe de centre gauche qui venait de passer au centre droit et avait écrit, en quatre cent quatre-vingt-douze pages, pourquoi, le pauvre sexagénaire ayant probablement été coiffé avec un presse-étoupe. Un linguiste tchèque. Une habituée des gros tirages. Un journaliste du *Figaro* qui voyait partout le déclin de la virilité et pleurait abondamment à l’évocation de Lino Ventura. Une écrivaine attaquant en un ouvrage au vitriol une consœur qui l’aurait scandaleusement plagiée (son roman commençait par « Maman est morte ce matin », les premières phrases de sa rivale étant « Ma génitrice a brutalement calanché à huit heures vingt-cinq en se tartinant une biscotte à la con, il y avait des miettes plein la cuisine. Elle m’aura donc pourri la vie jusqu’au

bout». La première avait envisagé une plainte conjointe contre sa rivale et les ayants droit d'Albert Camus, ce dont son avocat, concernant l'auteur de *L'Étranger*, l'avait heureusement dissuadée). Un journaliste politique avec la raie à droite qui venait d'écrire la biographie d'un célèbre patron du CAC 40. Ainsi qu'un écrivain sédentaire à succès. Et Benjamin Bin.

Durand commença l'émission par un duel entre le sédentaire et le voyageur. Autour d'une petite table blanche, on causa style.

L'un tenait que l'art du voyageur est nouveau car fait de contrastes, passant des flots déchaînés aux turbulences d'altitude, de la chambre sordide au palace, des ténèbres les plus noires à l'aveuglante lumière du pôle, du chaud au froid, du cru au cuit. Un style vif et ballotté, des mots jetés sur un méchant carnet qu'on range ensuite entre la brosse à dents et le passeport, à côté du slip de rechange. Une littérature de l'ascèse, du mouvement, du sac à dos; une littérature du bus pourri qui dévale à tombeau ouvert les lacets du Cordón del Azufre, du rafirot rouillé qui, surchargé, vous emporte au-delà de nulle part, une littérature du danger, de l'extrême. Une littérature qui sent des pieds, c'est vrai, et la sueur aussi, et c'est ce qui fait sa force. Pas une œuvre de complexion molle. Et puis la vie, la vraie, ne sent-elle pas un peu des pieds?

Ladite complexion prit mal la chose.

– Et Michelet dans son réduit, drapé dans une couverture et grelottant de fièvre, cela ne vous dit rien? Il écrivait alors comme un forcené, Monsieur! Et n'avait point besoin de voyager.

– Pardon, hurla Durand. Comment dirais-je, vous n'êtes pas Michelet.

– Certes. Mais laissez-moi vous dire ceci, Monsieur Durant.

– Durand, s'il vous plaît, avec un «d».